



HEP TAXI : EMIR KUSTURICA

Monica Bellucci, Audrey Tautou, Aurel et Matteo Garonne

Monica Bellucci : Il y a des artistes, des réalisateurs, des acteurs qui viennent de partout. Je suis sûre que vous serez très heureux de les rencontrer. Mais je dois dire que nous aussi nous sommes heureux de vous rencontrer, parce que vous êtes jeunes, incroyables, passionnés et pour poursuivre notre travail, votre énergie nous est nécessaire.

Jérôme Colin : Pourquoi avez-vous accepté l'invitation du Küstendorf ?

Audrey Tautou : J'ai accepté parce que je trouvais que ce festival donnait le sentiment qu'il était singulier, authentique, original. C'est très sympathique, c'est très convivial. On fait des chouettes rencontres. Non, c'est agréable de pouvoir rencontrer des gens talentueux sans avoir à passer par un tapis rouge.

Jérôme Colin : Et l'homme que vous avez rencontré c'est quel genre d'homme finalement Kusturica ?

Audrey Tautou : C'est quelqu'un de chaleureux, de charismatique, d'impressionnant, d'intimidant au départ.

Jérôme Colin : Est-ce que vous avez une scène de film que vous retenez dans tous les films de Kusturica ?

Audrey Tautou : Je ne sais pas. Comme ça je penserais à la scène du mariage dans « Chat noir, chat blanc ».

Jérôme Colin : Comment est-ce que le film se retrouve ici, comme ça ?

Aurel : Moi c'est mon premier film et donc je ne fais pas partie du milieu du cinéma, j'avais pas spécialement entendu parler du festival depuis très longtemps mais c'est vrai que dès qu'on a commencé à travailler sur le film, la production nous a dit : attends, on va l'inscrire chez Kusturica, au Küstendorf. Pour eux c'était une obligation c'était un rêve.

Jérôme Colin : Et ça sert à quoi finalement de venir ici ? Qu'est-ce que ça t'a amené comme expérience ?



Aurel : Ce côté totalement bon enfant et puis en dehors de tout clivage. Tu manges à deux pas de stars du cinéma, de grands producteurs, de grands réalisateurs. Voilà c'est une ambiance géniale, je pense qu'on ne retrouve pas dans beaucoup d'endroits sur terre, surtout dans le milieu du cinéma qui est quand même hyper star system et compagnie.

Jérôme Colin : Est-ce que ça te dérangerait de nous faire un dessin sur le taxi Kusturica etc...

Aurel : Je vais réfléchir à ça oui.

Jérôme Colin : Super.

Aurel : Je vais faire un truc là-dessus. Ça marche.

Jérôme Colin : Génial.

Jérôme Colin : Qu'avez-vous aimé dans ses films ?

Matteo Garonne : J'aime l'ironie et...et sa façon de raconter une histoire, de manière à me surprendre. Et puis il passe de la réalité, de l'abstrait, au surréalisme de façon très personnelle. C'est un poète. Il est donc très sensible.



Emir, regrettez-vous la Yougoslavie ?

Emir Kusturica : A Andricgrad, s'il vous plaît.

Jérôme Colin : Je sais où ça se trouve. C'est à côté de Visegrad ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement d'Emir Kusturica

Emir Kusturica : Oui, c'est ça. C'est en fait, dans Visegrad. C'est exactement là où le célèbre pont construit par Mehmed pacha Sokolovic, originaire de la région et enrôlé dans l'armée turque pour en faire un grand guerrier et...

Jérôme Colin : Vizir ?

Emir Kusturica : Oui, vizir. C'est devenu quelqu'un d'important. C'est une chose qui est enseignée par l'Histoire. Seule la beauté pouvait vous permettre de survivre une histoire aussi difficile. Et aux situations problématiques de la vie rencontrées fréquemment dans les Balkans. Après avoir lu de nombreux livres, je trouve qu'Andric et tous ses romans font partie des dix au monde qu'on ne peut départager. Mais c'est vraiment un très, très grand artiste. On va dans ma ville. Nous allons à l'endroit qui est sensé pacifier les différentes positions que l'on peut retrouver dans "La Drina". On prend position dans l'Histoire selon la rive où on est sur la Drina. En fait, même en temps de paix, la rivière de la Drina séparait les Serbes des musulmans Bosniaques.

Jérôme Colin : Et l'Est de l'Ouest ?

Emir Kusturica : Oui. Un côté de la Drina était musulman et l'autre était serbe. La culture à laquelle nous appartenons dépend de ce qu'on ressent. Elle est différente, mais du point de vue anthropologique c'est en fait un même peuple qui, à travers les siècles, dépendait de telle ou telle puissance impériale imposée dans la région.

Jérôme Colin : En venant ici, je me suis documenté et j'ai lu Ivo Andric. Il a parlé de ça et a dit que c'était difficile de vivre dans cette région parce que l'amour de chaque population était différent. Les orthodoxes par exemple se tournaient vers Moscou, les chrétiens vers le Vatican, les musulmans vers Istanbul.

Emir Kusturica : Il dit que leur amour est très éloigné, mais leur haine très proche. La ville que je bâtis traduit ma tentative et mon souhait d'ériger sur des bases les plus solides possibles, un monument au mélange des cultures. Je voulais que ce soit aussi beau que le pont ou du moins que ça s'en rapproche pour que les gens se sentent mieux. Je crois que Dostoïevski a dit que la beauté aidait à survivre. Sinon, si on ne laisse pas de beaux jalons, de belles choses derrière vous, vous n'allez pas...vous n'avancerez pas, c'est certain.

Jérôme Colin : Regrettez-vous profondément la Yougoslavie ?

Emir Kusturica : Oui ! Parce qu'il n'y a aucune raison logique qui justifie la destruction de la Yougoslavie. Le problème avec l'Histoire c'est que quand c'est détruit, ce n'est pas du cinéma. Voilà pourquoi on aime le cinéma. Le cinéma peut ramener tout ce que vous voulez ! Et le cinéma répond à la plupart de nos désirs. Et donc si c'était du cinéma et qu'on filmait la Yougoslavie, on aurait pu tout ramener comme c'était auparavant. Mais en Histoire et dans la vie des gens, c'est impossible.

Jérôme Colin : C'est ici que vous avez fait "La vie est un miracle" ?

Emir Kusturica : Plus ou moins, oui. C'est l'une des gares, absolument.

Emir Kusturica : Il faut que ce type nous laisse passer.



Jérôme Colin : Nous sommes en Serbie. On passe de la République serbe en Bosnie. C'est ça ? C'est comme ça qu'on passe la frontière ?

Emir Kusturica : Oui. C'est une frontière très dure !

Jérôme Colin : J'aime ça.

Emir Kusturica : Continue, continue. Je vais juste dire bonjour à cette dame. Allons-y.

Jérôme Colin : Etes-vous en colère ?

Emir Kusturica : Non. Pas du tout, je suis... Je suis "explosif", mais maintenant je me suis calmé.

Jérôme Colin : La vie sociale locale vous rend heureux ?

Emir Kusturica : Je ne peux pas dire que je suis heureux. Parce que je me bats beaucoup. Mais je suis content. Etre content, c'est...

Jérôme Colin : Très beau.

Emir Kusturica : Oui parce que tous mes efforts jusqu'ici ont été couronnés de succès. J'ai de la chance. Contrairement à beaucoup de gens que je connais, je dois dire. J'ai pu finir tout ce que j'avais entrepris et ça a marché. J'espère que ceci marquera le couronnement de ma carrière.

Jérôme Colin : Ce ne sera pas un film, mais une ville ?

Emir Kusturica : Oui. Une ville qui défend le cinéma.

Emir Kusturica : ... sur la gauche, non sur la droite...

Jérôme Colin : A droite maintenant.

Emir Kusturica : Passe devant...

Jérôme Colin : C'est la frontière pour entrer en..

Emir Kusturica : Bosnie. Mais nous passerons comme...

Jérôme Colin : A la manière d'Emir.

Emir Kusturica : A la manière d'Emir. Je vais leur montrer, je vais leur montrer... Allons-y.

Jérôme Colin : Il a dit oui ?

Emir Kusturica : Vous voyez, avec de bonnes relations la frontière n'est pas un obstacle.



Jérôme Colin : C'est ce que j'ai vu !

Son chef d'œuvre sera une ville et non un film

Jérôme Colin : C'est dingue non, qu'un cinéaste de votre talent, et le monde entier sera d'accord avec moi, dise que son chef-d'œuvre sera une ville et non un film. C'est dingue, non, avec tant de talent ?

Emir Kusturica : Vous savez, j'étais si triste après la guerre, qui a anéanti l'illusion dans laquelle j'ai grandi, que je me suis dit que si je parlais, je devrais réaliser quelque chose de stable, en pierre et qui atteste de mon passage. Au Moyen-Age, les gens se rassemblaient sur les places. A la Renaissance, les gens vivaient sur les places. Et sur tout le territoire de la Bosnie, il n'y a pas un seul exemple d'une chose aussi simple. Dans les Balkans, il n'y a pas un seul square.

Jérôme Colin : Pourquoi vouloir laisser quelque chose ?

Emir Kusturica : Je ne sais pas... Peut-être parce que ça n'existe pas. On n'a peut-être pas... on n'a pas besoin, en Belgique, de laisser quelque chose parce que tout est déjà fait. Et dans cet environnement rocheux, dans ce paysage naturel, on ne trouve pas des choses qui attestent de l'existence d'une civilisation.

Emir Kusturica : Pouvez-vous me rendre un service et aller un peu plus vite, parce que Monica sera là et elle sera seule sans personne. Je peux manger des...bonbons du taxi ?

Jérôme Colin : Vous pouvez.

Jérôme Colin : A votre avis, qu'est-ce qui fait qu'un jeune garçon qui a grandi à Sarajevo... C'est exact ? A fait en six ans, ses 3 premiers films. Des films fantastiques comme "Te souviens-tu de Dolly Bell ?" Ensuite "Papa est en voyage d'affaires" et "Le temps des Gitans".

Emir Kusturica : On ne peut expliquer pourquoi Novak Djokovic s'est entraîné alors que l'OTAN bombardait la Serbie. Il s'entraînait dans une piscine vide pour devenir le lion, le tigre que personne ne peut détrôner. Il est très difficile de trouver une justification logique au fait qu'un tel personnage, qui représente une nation pas très concentrée qui n'est pas ceci ou cela, est champion du monde. Il n'y a aucune explication raisonnable à cela. Ce que je peux dire en voyant ma fille qui me ressemble beaucoup, il y a un lien... non pas artistique, mais un lien humain entre une grande vulnérabilité... Je suis une personne très vulnérable et en fait très tendre. Et j'agis dans ce cadre en tant que personne très forte et très énergique. Je crois qu'entre ces deux formes de sentiments j'ai trouvé un équilibre qui est mon style au cinéma. Dans mes films on peut voir des tranches de vie très touchantes et on pourrait croire que je suis très romantique, mais d'autre part on sent une sorte d'énergie qui souligne l'autre partie de mon caractère.

Jérôme Colin : Quand avez-vous décidé de devenir réalisateur ? Quel âge aviez-vous ?

Emir Kusturica : C'est une question intéressante. 18 ans. Et j'étais très difficile. Les deux sentiments dont je viens de parler allaient à l'encontre l'un de l'autre. Et dans le contexte social de Sarajevo, dans les régions pauvres, même si mon père était un haut gradé dans le gouvernement, je fréquentais ceux dont la vie était bien plus libre et intéressante c'est-à-dire les gens des rues.



Jérôme Colin : Les Gitans de Sarajevo ?

Emir Kusturica : Pas seulement...pas seulement, mais aussi des gens qui menaient une vie à la limite de la criminalité.

Jérôme Colin : Vous n'étiez pas un bon étudiant ?

Emir Kusturica : Je n'étais pas bon aux études et la meilleure chose qui pouvait m'arriver est le fait de devenir... Mon père était un ami intime d'un grand réalisateur de Sarajevo qui tournait un film sur les partisans. Ce dernier lui a dit que je m'en sortais bien et que je pourrais faire du bon boulot. Mon père lui en a été très reconnaissant. C'était le résultat d'une amitié. Ce n'est qu'alors que j'ai réalisé que je ne comprenais rien, mais j'ai réalisé que faire des films impliquait une sorte de mouvement fort perpétuel. C'était une chose que j'ai découvert pouvoir faire : qu'on pouvait synthétiser différentes activités humaines, qu'on pouvait sublimer. Puis j'ai réalisé deux films durant mes études à Prague. Pas très réussis. Quant à celui que j'ai fait en 3e année, pour celui-là j'étais plus impliqué et puis c'était un condensé des meilleures réalisations faites jusque-là.

Jérôme Colin : C'était "Guernica".

Emir Kusturica : « Guernica ».



Le Cinéma Américain

Jérôme Colin : Lors de la création du festival de Küstendorf il y a 6 ans vous avez commencé par enterrer "Die Hard", comme étant le pire film de l'année, je crois ? Pourquoi l'avoir fait ?

J'ai trouvé ça très amusant !



Emir Kusturica : Je l'ai fait parce que j'ai grandi avec le Hollywood des années 50. A l'époque où Hollywood était un endroit qui nourrissait l'idéalisme du monde entier. Alors qu'aujourd'hui Hollywood alimente sa propre caricature. Hollywood n'est plus qu'une machine à faire entrer de l'argent et certains des acteurs de Hollywood sont les plus grands avocats de l'idéologie hollywoodienne. Il y a toujours un type qui tape sur un ex-communiste, un Allemand de l'Est, un Russe...et j'en ai eu marre de tout ça ! Hollywood n'était pas... Nous nous insurgions contre l'idéologie du cinéma soviétique. Et puis on tombe sur un type qui...qui poursuit sa lutte contre le communisme. Puis je me suis dit, bon. Essayons de penser au cinéma d'une façon différente de celle de M. Bruce Willis. Mais nous n'avons pas besoin de nous mêler de politique. Nous devons avoir notre opinion et défendre la justice et tout ça. Je me souviens quand on recherchait Saddam Hussein, qui, rappelons-le, était le meilleur allié des USA avant ça. Et il a publiquement déclaré qu'il donnerait deux millions de dollars à celui qui trouverait et tuerait Saddam Hussein. C'est quoi cette merde ? Qu'est-ce que Bruce Willis a à voir avec la recherche du Président irakien ? C'est cette arrogance que je condamne dans mon dernier film : "Kusturica défend Andricgrad", dans lequel il essaie d'entrer et je le démolis ! Et à la fin sa tête se transforme en popcorn.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Emir Kusturica : Non, c'est de la fiction.

Jérôme Colin : Mais vous l'avez fait ?

Emir Kusturica : Oui. Vous avez vu le film ?

Jérôme Colin : Non.

Emir Kusturica : Il faut le voir !

Jérôme Colin : Mais vous avez fait un film américain ?

Emir Kusturica : Pas américain, français.

Jérôme Colin : Oui, français, produit par des Français.

Emir Kusturica : Français ! Je ne crois pas que les Américains produiraient mes films.

Jérôme Colin : Et des acteurs américains ?

Emir Kusturica : C'est une communauté internationale, rien à voir avec l'argent. Leur argent est toujours... leur argument majeur.

Jérôme Colin : Vous avez aimé tourner "Arizona Dream" ? Ce fut une bonne expérience ? Cela a dû être dur parce qu'il y avait la guerre ici à l'époque.

Emir Kusturica : Ce fut la période la plus difficile de ma vie parce qu'il m'était impossible de suivre tout...tout ce qui se passait de l'autre côté et de faire ce qui devait être mon premier film anglophone. Mais tout cela m'a empêché de devenir un réalisateur de films à succès américains.



C'est quelque chose qui...comment dire...tout ce qui compte chez eux, c'est le box-office. Le box-office a le droit...de vie ou de mort sur vous. C'est comme quand on entre au casino à Las Vegas et si vous misez sur le bon numéro, ça va, sinon pas. Je considère le cinéma comme de la culture. C'est quelque chose bien plus important que ce concept restrictif d'avoir du succès ou non. Deux choses ont rendu ce film très difficile, mais finalement, après cela j'ai fait des films encore plus forts. J'ai fait "Chat noir, chat blanc", puis "Underground" à mon retour. J'ai fait "La vie est un miracle".

Jérôme Colin : C'est dingue !

Emir Kusturica : J'ai fait tout ce que je n'aurais pas dû faire puisque je n'avais pas eu un succès retentissant aux Etats-Unis.

Jérôme Colin : Nous sommes à Visegrad ?

Emir Kusturica : Oui, vous voyez comme c'est moche. Maintenant il faut tourner à droite. Mais je dois vous quitter, je devrai courir pour assister à la vision.

Jérôme Colin : Je vais vous attendre parce qu'on retourne à Mokra Gora après.

Emir Kusturica : Ensemble, oui. Et on discutera encore. J'ai encore du chocolat ?

Jérôme Colin : Vous avez bien parlé.

Emir Kusturica : Vous pouvez m'enlever ça, parce que je dois assister à la vision.

Monica Bellucci et le cinéma d'Emir Kusturica

Jérôme Colin : On est venu de Belgique en taxi pour prendre Emir Kusturica donc je voulais vous parler un petit peu d'Emir et de vous.

Monica Bellucci : Ok.

Jérôme Colin : Est-ce que vous pouvez me parler un peu de ce film que vous allez faire avec Emir ?

Monica Bellucci : Bon, on commence à tourner en mai, ici en Serbie, ça durera plusieurs mois et voilà je peux dire que ça me fait très plaisir d'avoir la possibilité de travailler avec Emir Kusturica parce que pour moi c'est un des plus grands réalisateurs au monde et je trouve que « Le temps des Gitans » est un des plus beaux films, il fait partie vraiment de l'histoire du cinéma international. Et voilà, du coup je vais jouer une femme serbe, ce sera une histoire d'amour pendant la guerre, du coup ça va être un film très violent mais aussi très poétique.

Jérôme Colin : Qu'est-ce qu'il représente pour vous dans votre vie de cinéphile ou d'amoureuse du cinéma, Emir Kusturica ?

Monica Bellucci : Ça représente un point de référence important mais pas que pour moi. Je crois que même avec des jeunes réalisateurs très talentueux, américains, avec qui je parle, je sens qu'Emir



représente vraiment un point de référence, un point d'inspiration important pour n'importe quel réalisateur de n'importe quelle nationalité.

Jérôme Colin : Et qu'est-ce qui vous plaît vous dans son cinéma ?

Monica Bellucci : Ce qui me plaît c'est sa fantaisie et sa poésie.

Pourquoi tourner un film avec Monica Bellucci ?

Jérôme Colin : C'était un bon film ?

Emir Kusturica : Fantastique ! C'est une histoire d'amour pendant la guerre.

Jérôme Colin : Comme le film que vous allez faire avec Monica Bellucci.

Emir Kusturica : C'est pour cela que je le lui montre. Pour voir comment... Pour voir comment je vais le faire. Peu de dialogues, de l'action, des gens.

Jérôme Colin : C'est drôle que vous vouliez diriger une femme comme Monica Bellucci. Il n'y a pas tellement de femmes magnifiques...

Emir Kusturica : Dans mes films.

Jérôme Colin : Elles sont magnifiques, mais différemment.

Emir Kusturica : Vous voulez dire qu'elle est trop belle ! J'aimerais l'amener à jouer de façon à ce que la mise en scène, dévoile ce qu'elle a de meilleur en elle et non sa beauté seule. J'ai vu peu de ses films dans lesquels on voit ce que je veux arriver à faire, c'est-à-dire un morceau de...j'appellerais ça... Le grand réalisateur soviétique Poudovkine a dit : "Quand vous entendez que quelque chose de grave est arrivé, comme un décès dans la famille, on ne pleure pas immédiatement. On monte dans sa chambre, on se met à nettoyer, à faire autre chose, on fait de plus en plus d'activités et ce n'est qu'en fin de journée qu'on pleure ». C'est ma conception du cinéma. La réaction ne doit pas être instantanée vu la durée : 1h30. On suit notre horloge biologique. En fait le cinéma, c'est arriver à trouver sa propre langue entre les lignes, dans les respirations, ainsi que dans le langage visuel qui le rend spécifique.

Jérôme Colin : Pourquoi y a-t-il tant d'animaux dans vos films ?

Emir Kusturica : Parce pour moi, le cinéma et l'art sont un mystère. Or le mystère et les secrets relèvent de l'instinct. Ce n'est pas rationnel. Les animaux... ainsi que notre atavisme qui est très important parce que, comme disent les psychiatres, la principale source d'énergie du cerveau humain vient de l'inconnu. Et non de ce qui est connu. Ce qui explique que j'ai une bonne relation avec les animaux, ils sentent la bête qui est en moi quand je les approche. Je suis souvent en train d'êtreindre des ours, de m'approcher des tigres sans jamais me faire mordre ! Je ne sais pas pourquoi, mais...Je suis peut-être de leur famille.

Quand j'étais étudiant, je rêvais de rencontrer Milos Forman



Jérôme Colin : En quoi est-ce important d'avoir au Festival, des gens comme Johnny Depp ou Monica Bellucci ? Qu'est-ce que ça vous apporte ?

Emir Kusturica : Pour moi, rien. Mais c'est important pour les jeunes étudiants. Quand j'étais étudiant, je rêvais de rencontrer Milos Forman. Et quand je me suis retrouvé près de lui pour la 1ère fois, j'ai eu l'impression de voler ! Et je peux m'imaginer ce que ça représente pour de jeunes acteurs, de jeunes réalisateurs de rencontrer Zhang Yimou, Matteo Garrone, de rencontrer tous les auteurs qui font la fête avec eux, qui discutent avec eux.

Jérôme Colin : C'est un festival incroyable.

Emir Kusturica : Merci.

Jérôme Colin : J'aime beaucoup.

Jérôme Colin : J'ai vu votre cinéma, là-bas. Vous m'avez dit qu'il n'y a pas de cinéma... A combien de kilomètres se trouve le prochain ?

Emir Kusturica : Je crois que le prochain se trouve à Sarajevo. Et le suivant à Dubrovnik.

Jérôme Colin : Donc le prochain est à Sarajevo ? A 200 km d'ici ?

Emir Kusturica : Oui. Non aucun autre cinéma. Vous comprenez maintenant quel était le niveau de développement de cette région. L'état d'abandon et la stratégie des politiciens locaux est tout à fait inexplicable. Et pourquoi les gosses ici doivent grandir sans jamais avoir vu un cinéma de toute leur vie !

Jérôme Colin : J'ai lu votre autobiographie. Pouvez-vous donner le titre en français ?

Emir Kusturica : Oui c'est... « Où suis-je dans cette histoire ? ».

Jérôme Colin : « Où suis-je dans cette histoire ? ».

Emir Kusturica : Oui.

Jérôme Colin : Dernièrement, je ne sais pas quand, votre mère vous a demandé...

Emir Kusturica : -« Quel homme es-tu ? ». Dans les années 90, il y a eu un tas de rumeurs selon lesquelles j'étais un agent de Milosevic, son ambassadeur ou je ne sais quoi. La vérité c'est que j'étais contre l'éclatement de la Yougoslavie. Automatiquement quand on était contre ça, et si on ne parlait pas ouvertement contre Milosevic, on était pro-Milosevic.

Jérôme Colin : Comment faites-vous, vous qui êtes un artiste, comment gérez-vous le pouvoir que vous avez, parce que on ne peut le nier, ici vous êtes quelqu'un d'assez puissant. Hier un Serbe m'a dit, et je suis sûr qu'il avait raison, que si Emir Kusturica voulait être président, ce serait très facile pour lui. Il serait élu sur le champ ! C'est vrai ? Vous pourriez être président de ce pays ?



Emir Kusturica : Je ne sais pas et je n'y tiens pas.

Jérôme Colin : Il m'a dit que 65% de la population voterait.

Emir Kusturica : Je ne sais pas... Mais laissez-moi vous dire ceci : Le seul moyen de jouer avec le pouvoir, c'est de ne pas l'exploiter.

Jérôme Colin : Mais que pouvez-vous faire alors que tous ceux qui ont du pouvoir en abusent ?

Emir Kusturica : Je ne sais pas... Ce doit être l'étape qui fait de vous un politicien. A Mecavnik où nous allons maintenant... Tout l'argent que j'ai gagné du cinéma et de ma musique, je l'ai réinvesti dans le cinéma et la musique. De plus j'ai usé de mon influence et mes relations à Belgrade pour laisser des traces d'éléments de civilisation, comme des canalisations, des teinturiers, des pompes à eau, des pistes de ski, j'ai construit la maison principale pour le parc naturel, j'ai aidé à construire environ 14 km de routes...

Jérôme Colin : Croyez-vous que vous aviez une destinée ?

Emir Kusturica : D'une certaine façon... Sans destinée on ne peut pas coopérer.

Emir Kusturica : Allons par là. On va saluer les gens de la frontière. Continue, continue.

Jérôme Colin : Je continue ?

Emir Kusturica : Oui. C'est une frontière facile.

Jérôme Colin : J'aimerais passer toutes les frontières comme vous.

J'ai du pouvoir, mais est-ce que je le mérite ?

Emir Kusturica : J'ai du pouvoir, mais je me demande toujours le matin en buvant mon café : est-ce que je mérite ce qui m'arrive et je doute toujours.

Jérôme Colin : Vraiment ?

Emir Kusturica : Je doute toujours ! Car je suis un artiste. Ceux qui ne doutent pas font un tabac, mais les artistes doutent. Je doute constamment. Si j'ai raison ou non, si c'est exact ou non. Même si je n'ai pas l'air comme ça, mais je dépense énormément d'énergie. Et je doute... Et donc j'existe. Comme l'ont dit des gens sérieux.

Jérôme Colin : C'est une réponse fantastique.

Emir Kusturica : Assez, assez, assez ! On arrive !

Jérôme Colin : Oui ! Assez de quoi ?

Emir Kusturica : Assez de...philosophie ! Il faut manger maintenant.



Jérôme Colin : C'est vrai. On s'arrête ?

Emir Kusturica : Non ralentis. Ralentis pour que je salue...

Jérôme Colin : Ce fut un plaisir de vous rencontrer.

Emir Kusturica : Merci et comme on dit en Amérique, et bien que je n'aime pas ça, merci de m'avoir reçu.

Jérôme Colin : Merci beaucoup.

Emir Kusturica : Je te vois plus tard.

Jérôme Colin : Oui.

Emir Kusturica : Voilà le micro.

